

## *Germinal*

Patrick Shupp

---

Les directeurs photo

Number 167, November–December 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59506ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Shupp, P. (1993). Review of [*Germinal*]. *Séquences*, (167), 48–49.

Gallimard), John Lone (**Song Liling**), Barbara Sukoma (Jeanne Gallimard), Ian Richardson (l'ambassadeur Toulon), Annabel Leventon (Frau Baden), Shizuko Hoshi (camarade Chin), Richard McMillan (un collègue de l'ambassade), Vernon Dobtcheff (l'agent Etancelin) — **Prod.**: Gabrielle Martinelli — États-Unis — 1993 — 100 minutes — **Dist.**: Warner Bros.

## Germinal

Lorsqu'Émile Zola publie *Germinal* en 1885 (le treizième roman du cycle des Rougon-Macquart), qui retrace en une vaste fresque «l'histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire», il cède à son penchant naturel pour une sorte de socialisme prophétique et, révolté par la condition des mineurs exploités par des dirigeants vénaux, hypocrites, pervers et orgueilleux, décide d'en dénoncer les abus et d'en montrer les conséquences funestes et dramatiques. *Germinal* est, de ce fait, une puissante étude de la vie des mineurs et de l'agitation sociale, des menées syndicales et surtout de la grève — qui s'achèvera dans le sang — qui essaie de contrer l'expansion capitaliste.

*Germinal* avait déjà fait l'objet de deux adaptations à l'écran. Une première, en version muette (1913), dirigée par Albert Capellani, avec Henry Krauss, Paul Capellani et Céline Guyon, et une seconde sous la direction d'Yves Allégret (1962), avec Jean Sorel, Bernard Blier, Philippe Lemaire et Claude Brasseur. De son côté, René Clément, en 1955, tournait une version de *L'Assommoir*, le roman qui précède immédiatement *Germinal*, intitulé *Gervaise*, avec Maria Schell, François Périer, Suzy Delair et Armand Mestral, qui racontait la vie misérable de Gervaise «blanchisseuse à la Goutte d'Or» et mère de Lantier, héros de *Germinal*.

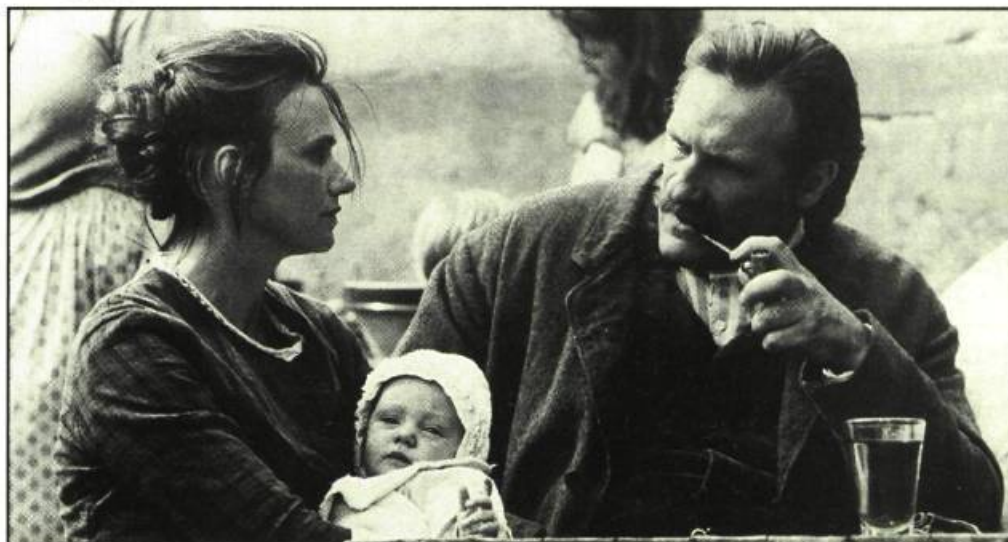
Claude Berri est reconnu pour la fidélité de ses adaptations littéraires. *Jean de Florette* (1986) et *Manon des Sources* (1986) étaient parfaitement fidèles à l'esprit de Marcel Pagnol, et *Uranus* à celui de Marcel Aymé. Aussi attendait-on avec impatience ce *Germinal* entouré de plus par un battage publicitaire considérable, tant par le choix des acteurs — Renaud, le chanteur, avait longtemps hésité avant d'accepter le rôle de Lantier —, que par l'importance de son engagement financier.

Le résultat est très satisfaisant, encore qu'inégal: l'adaptation, de Claude Berri est, comme on pouvait s'y attendre, d'une scrupuleuse exactitude; on peut d'ailleurs

facilement s'en rendre compte en parcourant les pages du roman. Ce qui est moins réussi, en revanche, c'est le découpage et sa conséquence, le montage: le parallèle, par exemple, entre les riches et les pauvres est heurté, maladroitement amené, et surtout trop linéaire. On aurait aimé peut-être davantage de subtilité et de finesse. Le cadre et les décors font l'objet de remarquables reconstitutions, que ce soit les demeures bourgeoises et capitalistes, avec leurs meubles opulents et surchargés ou la description de la mine, au dehors comme en dedans. Il fallait d'ailleurs ce réalisme de l'image puisque, non seulement il est essentiel à la crédibilité de l'histoire, mais il colle aussi parfaitement au texte de Zola.

Et les comédiens? Là, quelques commentaires s'imposent. Tout d'abord, Renaud: il est bon, mais pas juste; pour Miou-Miou, c'est le contraire: elle est juste, mais pas bonne... Renaud dit son texte avec application, comme il est dirigé.

Miou-Miou et  
Gérard  
Depardieu



Mais il lui manque incontestablement cet engagement, ce professionnalisme du comédien qui font défaut au chanteur — pourtant fort bon — qu'il est. La première scène, par exemple, du rassemblement des grévistes, sous la croix, passe à côté en raison de la faiblesse du comédien. Il faudrait sentir l'engagement de Lantier, comprendre la passion qui l'anime, et enfin voir le résultat: les grévistes galvanisés et prêts à aller jusqu'au bout. De son côté, Miou-Miou, pourtant l'excellente comédienne que l'on sait, est fort juste — son désespoir, ses cris de bête blessée lorsque son mari et sa fille meurent, son intensité muette sont

parfaitement rendus. Mais elle n'est pas vraiment le personnage de la Maheude, ne serait-ce que physiquement. Il y a quelque chose qui ne colle pas et qui est difficile à définir. On admire la comédienne, mais on ne croit pas complètement au personnage. Gérard Depardieu, lui, EST Maheu, sans conteste. Et quel comédien! Immense, fort et tendre, dur et puissant, il s'installe dans le rôle avec une prodigieuse intensité, rendant avec un naturel confondant les moindres nuances du personnage: la terrible bataille avec Chaval, la vie quotidienne et les bains familiaux dans le baquet et surtout cet inoubliable regard lorsqu'à l'étagé il entend le hurlement de sa femme qui constate la mort de leur fille. Il mourra comme il a vécu, d'un seul bloc, immense et dérisoire. Autre silhouette inoubliable, le grand-père, incarné par un Jean Carmet qui n'a jamais été plus vrai ni plus impressionnant que dans ce personnage au bord de la folie, ce martyr de la mine qui

crache ses poumons et sa vie dans une salive noirâtre. Le rôle de Chaval était fort difficile: une brute, grossière, vulgaire, violente; un lâche, perfide et jaloux. Il fallait un comédien de taille pour l'incarner: Jean-Roger Milo, un peu trop grimaçant et jouant constamment du rictus, atteint à la force du personnage sans pourtant lui donner la densité qu'on aurait pu espérer. Tout est là, et pourtant on n'est pas réellement convaincu, et c'est dommage. Anny Duperey et Laurent Terzieff semblent se demander ce qu'ils font là, elle, personnage mécanique et vide, lui — avec un ridicule maquillage à la Lénine, évidemment voulu — débitant



des grandes phrases sur la liberté, la concertation et l'abolition des privilèges sur un ton onctueux et totalement hors contexte. Le reste de la distribution est à peu près parfait. Claude Berri, qui parfois filme dans des conditions assez dures, faisant écho à celles du roman, a aussi eu l'intelligence de s'entourer d'une foule anonyme d'authentiques mineurs, qui donnent aux séquences tournées dans la mine une dimension inoubliable. Il faut enfin mentionner l'admirable photo d'Yves Angelo qui utilise le grand écran avec le génie d'un peintre: c'est la puissance de Van Gogh, Courbet ou Delacroix, la douceur des clairs-obscurs de Rembrandt, ou l'intimisme de La Tour. Il est pour beaucoup dans la transmission du message de Berri/Zola, et il fallait d'ailleurs cette superbe mise en images pour donner aux minutieuses reconstitutions l'impact qu'elles méritent.

**Germinal** et son époque rappellent étrangement les prémisses et les conséquences de la Révolution française. De plus, le film sort à un moment où les événements dramatiques qui secouent la Russie depuis l'effondrement du régime communiste lui confèrent une dimension que Zola — et probablement Claude Berri — n'aurait certainement jamais envisagée. D'ailleurs, au magazine *Première* qui lui posait la question «Le communisme, ce n'est pas seulement Staline et le Goulag ?» Berri répondit que «bien évidemment, ce n'est pas que ça. Ce n'est pas l'idée qui est mauvaise. Ce sont les hommes qui ont eu le pouvoir, qui ont échoué. Le pouvoir corrompt, déshumanise. On en revient toujours à l'âme humaine.»

**Germinal** en est la démonstration.

Patrick Shupp



Francis Capra et  
Robert DeNiro  
dans **A Bronx  
Tale**

## A Bronx Tale

C'est avec hâte que nous attendions le premier film de Robert De Niro. Attente d'autant plus incertaine que nous redoutions que la supervedette ne se laisse séduire par la simple imitation ou à reproduire un pastiche des films dans lesquels il a joué.

En optant d'adapter un scénario écrit par un autre, le nouveau réalisateur enlève un poids de ses épaules. Par contre, le défi est de taille: pour que le film soit cinématographique, le traitement doit obéir à certains codes de la narration. Cependant, comment oublier que le scénario est tiré d'un *one man show* que Chazz Palminteri (également acteur dans le film) jouait lui-même sur scène? De Niro réussit la transposition avec succès en produisant une fiction, certes linéaire, mais possédant plusieurs des atouts de la séduction: mise en scène fluide, bon traitement de la couleur, une direction photo simple et limpide, une interprétation détendue.

Le récit est simple. Dans le quartier de Bronx, durant les années 60, un honnête chauffeur d'autobus tente de persuader son fils de se départir de l'influence qu'exerce sur lui un caïd de la mafia locale. Si l'on

considère que les procédés du genre s'y retrouvent, de la fusillade en pleine rue aux cadavres calcinés, force est d'ajouter que De Niro apporte de nouvelles considérations d'ordre psychologique qui manquaient peut-être dans plusieurs films du même genre. La plus évidente de ces approches innovatrices réside dans les personnages. En particulier la relation qui unit le père et le fils, et ce dernier au mafioso. Dans cette étrange relation à trois, s'expriment des sentiments aussi contradictoires que l'amour et la haine, l'admiration et le dégoût, le pardon et la vengeance.

**A Bronx Tale** est aussi une métaphore sur le cinéma, sur le métier d'acteur, et sur les risques que ce dernier prend, chaque fois qu'il accepte de jouer un rôle. Et devant les personnages qu'il dirige, le cinéaste se tire d'affaires avec une honnêteté désarmante. Il n'a jamais été aussi effacé et en même temps aussi proche.

Robert De Niro a joué dans de nombreux films. Il était donc inconcevable que, dans sa première réalisation, nous ne retrouvions pas des clichés empruntés à ces films. Certes, ils sont là, mais transformés comme par magie en trouvailles, nouveautés, originalités. Autant

**GERMINAL** — Réal.: Claude Berri — Scén.: Claude Berri, Arlette Langmann d'après le roman d'Émile Zola — Phot.: Yves Angelo — Mont.: Hervé de Luze — Mus.: Jean-Louis Roques — Son: Pierre Gamet, Dominique Hennequin — Déc.: Thanh At Hoang, Christian Marti — Cost.: Sylvie Gautrelet, Caroline de Vivaise, Bernadette Villard — Int.: Renaud (Etienne Lantier), Miou-Miou (la Maheude), Gérard Depardieu (Maheu), Jean Carmet (Bonnemort), Judith Henry (Catherine Maheu), Jean-Roger Milo (Chaval), Laurent Terzieff (Souvarine), Bernard Fresson (Deneulin), Jean-Pierre Bisson (Rasseneur), Anny Duperey (Madame de Hennebeau) — Prod.: Claude Berri — France — 1993 — 158 minutes — Dist.: C/FP.